

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

Unissons-nous, mon frère, pour célébrer dignement ce grand jour : il affermit le sceptre dans mes mains, il me donne le gage assuré d'une paix inviolable.

THYESTE.

Je suis rassasié de viandes et de vin. Le seul désir que je puis former pour mettre le comble à ma joie, c'est de la partager avec mes enfants.

ATRÉE.

Ah! croyez qu'ils sont déjà dans les bras de leur père. Ils y sont, ils y seront ; rien d'eux ne vous sera ôté ; vous voulez voir leurs visages, vous les verrez, et je les mettrai tous dans votre sein. Je vous en rassasierai, soyez tranquille ; en ce moment ils sont avec les miens, assis à table, et dans la joie d'un festin qui convient à leur âge. Mais je les ferai venir. En attendant videz cette coupe héritée de nos aïeux, et remplie d'un noble vin.

THYESTE.

Je la reçois des mains de mon frère. J'offrirai une libation aux dieux paternels et boirai le reste. Mais qu'est-ce donc ? ma main refuse d'obéir, cette coupe devient lourde et mon bras ne peut plus la soutenir. Le vin, approché de ma bouche, s'en retire, et fuit mes lèvres trompées. La table même a tressailli sur le sol ébranlé. Les flambeaux ne jettent presque plus de lumière. Le ciel, entre le jour et la nuit, semble étonné de n'avoir plus de clartés. Qu'est-ce donc ? la céleste voûte s'ébranle avec plus de force, les ténèbres s'épaississent, l'obscurité devient plus grande, la nuit se cache dans la nuit. Tous les astres ont disparu. Puissances du ciel, épargnez du moins mon frère et mes enfants. Que sur ma tête coupable s'épuise tout l'effort de la tempête. Ah ! rendez-moi mes enfants.

ATRÉE.

Je vous les rendrai, et rien au monde ne pourra vous les ravir.

THYESTE.

Quel trouble agite mes entrailles ? que sens-je trembler dans mon corps ? Je sens un poids qui m'accable, et j'entends résonner dans ma poitrine des gémissements qui ne sont pas les miens. Venez, ô mes enfants, votre malheureux père vous appelle ; venez, votre vue dissipera cette douleur. Mais d'où, me parlent-ils donc ?

ATRÉE.

Ouvre tes bras, heureux père, les voici. Reconnais-tu tes enfants ?

THYESTE.

Je reconnais mon frère ! Peux-tu bien, ô terre, porter un pareil crime ! Tu ne te plonges pas avec nous dans l'abîme du Styx ! tes flancs ne se sont pas ouverts pour précipiter dans le gouffre du chaos ce royaume et son roi ! Mycènes n'est pas détruite, et ses maisons renversées ! nous ne sommes pas encore lui et moi dans l'enfer auprès de Tantale ! Entrouvre-toi d'une extrémité jusqu'à l'autre ; et, par la déchirure immense de tes entrailles, laisse-nous tomber dans un abîme plus profond que le Tartare, plus profond que celui où gémissent nos aïeux, s'il en est un dans un gouffre où l'Achéron nous couvre de tous ses flots. Que les âmes coupables se promènent sur nos têtes, et que le Phlégéthon brûlant, devenu l'instrument de notre supplice, roule sur nous ses sables embrasés. O terre, peux-tu rester ainsi comme une masse inerte et privée de sentiment ? Il n'y a plus de dieux.

ATRÉE.

Songe plutôt à recevoir avec amour tes enfants si impatiemment désirés : ton frère ne veut plus retarder ton bonheur ; jouis de leur présence, embrasse-les, partage entre eux les caresses.

THYESTE.

Voilà donc ce traité de paix, cette amitié rendue, cette foi jurée entre frères ? c'est donc ainsi que tu abjures la haine ? Ce ne sont plus mes fils vivants que je te demande ; frère, je demande à mon frère une grâce qui ne prend rien sur son crime et sur sa haine, la permission de les ensevelir. Rends-moi d'eux ce que tu me verras brûler à l'instant. Ce n'est pas pour les garder que je les demande, mais pour les perdre.

ATRÉE.

Tu auras de tes fils tout ce qui en reste ; ce qui n'en reste plus, tu l'as déjà.

THYESTE.

En as-tu fait la pâture des oiseaux cruels ? les as-tu jetés en proie aux bêtes féroces ?

ATRÉE.

C'est toi-même qui les as mangés dans cet horrible festin.

THYESTE.

C'est pour cela que les dieux ont été frappés d'horreur ! c'est pour cela que le soleil est retourné en arrière ! Quels cris ? quelles plaintes faire entendre ? quelles paroles suffiront à ma douleur ? Je vois leurs têtes coupées, leurs mains arrachées, et tous leurs os mis en pièces. Ce sont là les seules parties que leur père n'a pu dévorer. Mes entrailles s'agitent, ce crime enfermé dans mon sein fait effort pour en sortir, et cherche vainement une issue. Frère, donne-moi ton épée, elle est déjà toute abreuvée de mon sang ; donne-la-moi, que j'ouvre avec le fer une issue à mes enfants. Tu me la refuses ! je vais briser ma poitrine à force de coups. Arrête, malheureux ! épargne les ombres de tes fils. Qui jamais vit un pareil crime ? Quel sauvage habitant des roches inhospitalières du Caucase, quel Procruste, fléau de l'Attique, a jamais rien fait de semblable ? moi père j'écrase mes enfants, et mes enfants m'écrasent ! N'y a-t-il point de mesure dans le crime ?

ATRÉE.

On peut garder une mesure dans le crime, jamais dans la vengeance. J'ai trop peu fait encore pour la mienne. J'aurais dû baigner ton visage de leur sang lorsqu'il s'échappait de leurs blessures, et te le faire boire ainsi tout chaud et tout vivant. J'ai trahi ma vengeance en la précipitant. J'ai frappé tes fils de l'épée, je les ai immolés aux pieds des autels, comme des victimes expiatoires et dévouées : eux morts, j'ai mis leurs membres en pièces, je les ai coupés en petits morceaux ; j'en ai jeté une partie dans des chaudières bouillantes, j'ai mis l'autre à rôtir lentement devant le feu. Ils vivaient encore lorsque je coupais leurs membres et leurs muscles ; j'entendais leurs fibres mugir embrochées, et ma main attisait la flamme. C'est leur père qu'il fallait charger de ce soin. Ah ! ma colère s'est trompée. Thyeste a broyé ses fils sous ses dents impies, mais il n'en savait rien, mais eux ne le savaient pas.

THYESTE.

Ecoutez, mers aux flottants rivages, et apprenez ce crime ; apprenez-le, dieux, où que vous soyez depuis que cet attentat vous a fait fuir ! terre, enfers, apprenez-le ! Sombre et affreuse nuit du Tartare, prête l'oreille à mes cris. C'est toi qui m'attends ; toi seule dois être le témoin de ma misère, nuit profonde et sans étoiles. Je ne formerai point de vœux coupables. D'abord je ne demande rien pour moi ; eh ! que pourrai-je demander ? c'est pour vous seuls, ô dieux, que je vous prie. — Souverain maître du ciel, roi suprême du royaume éthéré, bouleverse le monde dans un tourbillon d'affreux nuages, déchaîne tous les vents, et que toutes les parties du ciel s'ébranlent aux éclats de ton tonnerre. Arme tes mains non de ces foudres légères qui brisent les toits et les demeures innocentes des mortels, mais de celle qui mit en poudre trois montagnes entassées l'une sur l'autre, et les Géants non moins énormes qu'elles. Voilà les traits, voilà les feux que tu dois lancer. Rends-nous le jour qui nous a fui, darde tes carreaux, et supplée à la lumière du ciel par celle des éclairs. N'hésite pas, frappe-nous tous les deux comme coupables, sinon frappe-moi seul ; et que les trois carreaux de la foudre enflammée traversent ma poitrine : pour rendre les derniers devoirs à mes fils, et brûler leurs corps, il faut me brûler moi-même. Si rien ne

peut émouvoir les dieux, s'ils n'ont point de colère contre les impies, que cette nuit du moins soit éternelle, et que ses longues ténèbres s'égalent à l'immensité de ce crime. Je ne désire point le retour de ta lumière, ô Soleil !

ATRÉE.

Maintenant je suis content de mon œuvre, maintenant je jouis de ma victoire. Sans l'excès de ta douleur, mon crime serait perdu. De ce moment, je me sens le père de mes enfants, et la fidélité de mon épouse est justifiée.

THYESTE.

Quel était le crime de mes enfants ?

ATRÉE.

D'être nés de toi.

THYESTE.

Des enfants à leur père !

ATRÉE.

Oui à leur père, et, ce qui me ravit, à leur véritable père.

THYESTE.

J'en appelle aux dieux protecteurs de l'innocence !

ATRÉE.

Et ceux de l'hymen ?

THYESTE.

Doit-on se venger d'un crime par un crime ?

ATRÉE.

Je sais ce qui t'afflige, tu souffres d'avoir été prévenu. Tu ne regrettes pas d'avoir goûté ces mets horribles, mais de ne les avoir pas préparés. Tu songeais en toi-même à servir un pareil repas à ton frère abusé ; à te liguier contre mes fils avec leur mère pour leur faire subir une mort semblable; ce qui t'en a seul empêché, c'est que tu as cru qu'ils étaient à toi.

THYESTE.

Les dieux te puniront : mes vœux te livrent à leur vengeance.

ATRÉE.

Et moi, je te livre à celle de tes enfants.

Traduction de Eugène Greslou, 1834